

Introduction

À propos du cadre théorique et des choix méthodologiques

Cet ouvrage est né de notre intérêt pour les manières particulières dont la vie urbaine se déroule au sein des lieux où nous menons des recherches et/ou nous vivons. Au fil des années, nous toutes, qui contribuons à cet ouvrage, avons échangé des idées lors de réunions formelles et informelles et nous avons partagé nos préoccupations face aux nombreux silences et absences, dans la recherche et l'élaboration des théories, à propos des processus et des pratiques que nous avons identifiés comme des composants essentiels du développement des villes. Par ailleurs, nous remarquons qu'aucune mention n'était faite concernant la voix, les préoccupations et les points de vue de ceux qui ne détiennent pas les postes de pouvoir et sont institutionnellement marginalisés à cause de leur sexe, appartenance ethnique/race, classe sociale, sexualité, âge et autres axes de pouvoir et d'exclusion. Cependant, les sujets constitués correspondant à des axes similaires, et de façon plus aiguë, correspondant à leurs potentiels combinaisons se sont systématiquement révélés, dans nos propres recherches, comme des acteurs majeurs, individuels et collectifs, dont les pratiques quotidiennes contribuent à rendre « nos » villes vivables. Cet ouvrage

propose modestement des points de vue alternatifs basés sur un éventail de telles préoccupations, qui, comme l'on peut s'y attendre, nécessitent des approches méthodologiques et des priorités différentes à propos de leur théorisation.

Les dernières décennies ont été marquées par la rapidité des changements économiques et sociaux – signalés par des termes comme la « mondialisation » et la « société post-industrielle » – au sein desquels les villes jouent un rôle central. La rapidité caractérise aussi les mutations du discours dominant sur l'espace, qui portent au premier plan de nouveaux concepts et différentes priorités politiques, de nouvelles formes de gouvernance, mais aussi des déplacements dynamiques des centres de décision. Dès le XIX^e siècle, les théories et les discours sur la ville et l'urbanisation se sont développés principalement dans le cadre et l'expérience historique des pays industrialisés. Ces théories sont davantage liées aux données des rapports sociaux de ces pays, à leur propre organisation de la production et leurs rythmes et formes de développement technologique. Dans ce cadre, les diverses histoires de développement urbain, y compris celles des villes de l'Europe du Sud, étaient perçues comme des « exceptions » ou des processus « divergents ».

Parmi les « divergences », on peut noter le fait que l'état social s'est rarement impliqué dans la production du logement, tandis que les politiques d'emploi et de chômage, de soins aux personnes âgées ou aux enfants, parmi d'autres, présupposaient l'engagement des membres de la famille – pratiquement des femmes. Ici l'État est une « aide de dernier recours » qui contribue de manière sélective et principalement par le biais de transferts monétaires (subventions, pensions, etc.) et non par la fourniture de services (Bettio *et al.* 2006). Ce modèle dit « familial » a aussi marqué la production de l'espace urbain où prédominent souvent des pratiques informelles. Celles-ci sont tenues pour responsables d'un grand nombre de caractéristiques négatives du tissu urbain, mais en même temps elles ont contribué à la

formation d'« interstices » où les nouveaux arrivés en ville ont pu s'intégrer, diminuant ainsi les conflits dans la géographie sociale urbaine. Cette condition s'est avérée encore plus importante après l'effondrement du mur de Berlin et l'ouverture de frontières auparavant rigides, qui ont conduit des milliers d'immigrant.e.s vers les villes sud-européennes.

Ces changements, alimentés par les bouleversements politiques en Europe et au-delà, ont contribué à initier un débat sur la nécessité d'intégrer à la réflexion urbaine la perspective des particularités locales dans divers domaines qui influencent le développement et la vie urbaine, tels la structure de l'économie locale, les relations de genre, la présence migrante, la diversité des pratiques culturelles, l'accès à l'habitat ou les mécanismes de construction de la ville. Le débat a été renforcé par le volume considérable de recherches effectuées dans « d'autres » lieux depuis les années 1970 et qui ont été systématiquement communiquées à la communauté universitaire internationale, à travers des conférences et des revues spécialisées, mais également *via* des échanges Erasmus d'étudiant.e.s et du personnel.

Ce débat a directement contesté des propositions théoriques, ainsi que des politiques urbaines, qui se concentrent exclusivement sur des processus macro-économiques et des interprétations général(isant)es des restructurations spatiales. En même temps, une information publique abondante, et souvent contradictoire, cause de l'embarras et de la confusion tant à celles et ceux qui mènent des recherches sur l'urbain qu'aux relations quotidiennes dans la ville. Dans ce contexte, il devient urgent de composer de nouvelles perspectives et d'autres façons d'aborder et de comprendre l'espace urbain, des approches qui tissent les particularités locales avec la « grande image » et mettent en évidence les trajectoires (locales et globales) qui constituent la conjoncture de crise au-delà de ses paramètres économiques.

Notre point de départ (la vie urbaine) désigne déjà un objectif et une perspective. Cet ouvrage tente précisément de contribuer à cet effort en rassemblant des approches de la ville visant à révéler la mosaïque des relations et des situations socio-spatiales qui composent la pluralité de l'espace quotidien dans les villes contemporaines. En s'attachant à une vision commune, la problématique des auteures des différents essais s'inscrit dans le cadre théorique traitant l'espace de façon relationnelle comme un produit d'interrelations, une sphère dynamique pleine de possibilités et de multiplicité dans laquelle coexistent des trajectoires humaines distinctes (Massey 2001). En d'autres termes, nous approchons chaque lieu urbain, non en tant que contenant stérile et statique, mais, ainsi que l'explique Doreen Massey (1995), comme un point de rencontre et d'accumulation d'éléments particuliers. L'espace, de ce point de vue, contient sa (propre) histoire, et, en même temps, suit un processus de changement permanent.

Dans cette perspective, la ville est perçue comme l'espace du quotidien – ce qu'Henri Lefebvre (1981, p. 131-132) appelle « le spectre de la ville ». Ce quotidien rassemble dans de nombreux réseaux des éléments matériels, des personnes, des œuvres, des conceptions, des représentations, des symboles et des expériences vécues. Ceci veut dire que, dans l'espace de la ville, à chaque instant peuvent se dérouler de multiples histoires – peut-être insignifiantes, visibles ou invisibles, réitérées ou subversives, tout à fait réelles, mais aussi peut-être imaginaires. L'œuvre d'Henri Lefebvre nous a appris que le spatial est tout autant socialement produit que le social l'est spatialement. Il en va de même des représentations. Des significations, des règles et des limites qui sont souvent considérées comme données, « naturelles » et indubitables, apparaissent sous ce prisme ouvert et en constante construction – et l'espace est le point de départ potentiel de la quête et de l'exploration d'autres lieux (Soja 1999).

Plus particulièrement la réflexion de l'ouvrage s'appuie sur l'étude pluridisciplinaire des nouvelles formes de mobilité, ainsi que ses implications genrées et spatiales, dans le contexte sud-européen et par le biais d'une perspective qui lui est particulière. Ce contexte, caractérisé par une grande diversité, est perçu comme espace complexe et contradictoire, c'est-à-dire un véritable laboratoire de la pratique locale du quotidien, aussi bien que de la mondialisation des flux et des réseaux. Sur cette base, les auteures essaient, dans divers cas d'études, de faire ressortir de multiples aspects de la vie urbaine, ceux qui sont les moins visibles, souvent ignorés dans la « grande image », conflictuels et chargés d'inégalités. En se concentrant sur des pratiques quotidiennes variées et sur la lutte pour la survie de différents groupes sociaux, elles révisent les aspects intemporels de la ville dans des contextes et des circonstances divergents.

La conjoncture de la crise actuelle a amené les pays du sud de l'Europe au premier plan des processus politiques imprévisibles, dont les emprunts sont toujours plus évidents particulièrement en milieu urbain. Les questionnements suscités sont multiples et visent aussi bien les politiques tentant de surpasser la crise et les impasses des stratégies « globales », que les effets très divergents de la crise dans des contextes locaux. Les différents exemples de villes dans cet ouvrage se rapportent à la période de la crise, mais sans la considérer comme le sujet principal. La crise est plutôt examinée comme une circonstance de redéfinition spatiale, d'expression des significations et des représentations alternatives – permettant de procéder à une relecture des villes d'Europe au regard des évolutions socio-économiques, politiques et idéologiques récentes. Les questions abordées dans les différents chapitres incluent les interrogations suivantes : quand le temps urbain s'accélère et s'étend sur 24 heures, comment les différents groupes sociaux vivent-ils le quotidien, quel est l'impact du rétrécissement et/ou de la restructuration des services sociaux une fois généralisés, comment les géographies de la peur et de l'insécurité sont-

elles cartographiées, quels sont les processus d'accumulation de dette et les enjeux d'exclusion/accès à l'habitat, comment se façonne une manière de vivre « ensemble et séparément » avec les populations migrantes et réfugiées aux espaces du quotidien, quelles perceptions de l'espace urbain par des enfants se développent dans des sociétés multiculturelles, quels sont les emprunts des mobilités globales sur l'espace et la société urbain(e)s.

Les textes proviennent de différents domaines scientifiques, mais suivent à peu près le même point de vue et la même structure : ils débutent par une scène ou un instantané de la recherche empirique. Ensuite cette scène est analysée et synthétisée théoriquement, pour conclure avec une proposition alternative fournissant des outils pour l'approche de l'espace urbain. Cependant les outils proposés ne sont pas des passe-partout ; ils tentent de donner des inspirations pour leur adaptation aux différents contextes socio-spatiaux. Les quatre premiers chapitres adoptent une perspective genrée et spatiale qui dévoile de multiples aspects de la vie quotidienne des femmes (migrantes ou non) dans les villes de l'Europe du Sud.

Camille Schmoll (chapitre 1) propose une lecture des espaces publics de la ville sud-européenne, à travers les spatialités et temporalités spécifiques des femmes migrantes qu'elle considère comme une bonne clé de compréhension du rapport que ces migrantes entretiennent avec les sociétés d'accueil. En s'appuyant sur des observations réalisées dans le cadre de travaux ethnographiques dans diverses villes (Nicosie, La Valette, Rome, Naples), elle souligne les limites étroites de la vision dominante de la relation publique/privée, et révèle la complexité des contraintes, des exclusions et des inégalités socio-spatiales ainsi que des pratiques qui les reproduisent ou les redéfinissent. Elle arrive ainsi à explorer quelle pourrait être la contribution de l'espace public à la constitution d'une *agency* migrante et en même

temps d'éclairer comment, à travers leurs pratiques, ces femmes contribuent à redéfinir ce qu'est l'espace public.

Adelina Miranda (chapitre 2), en étalant d'une façon originale les processus d'inclusion et d'exclusion spatiales sexués dans la région de Naples, souligne comment, avec le temps, l'écart entre un idéal égalitaire de la ville et les pratiques spatiales locales fortement sexuées s'est ultérieurement creusé. Dans ce contexte, l'analyse des différences et des similitudes existantes entre les migrantes et les non-migrantes assume une pertinence théorique fondamentale pour saisir comment l'exploitation, la subordination et l'altérisation peuvent déterminer une naturalisation des rapports de domination entre et dans les sexes.

Gabriella Paolucci (chapitre 3), dans son texte, reprend la dimension temporelle mettant en évidence comment le temps, transformé lui-même en marchandise, pénètre profondément dans la texture de l'expérience quotidienne contemporaine. Ainsi la ville apparaît comme un pouvoir temporel qui marque les rythmes du temps collectif et individuel. Néanmoins, dans ce processus, femmes et hommes sont affectés de façons différentes : le budget-temps des femmes en ressort fortement fragmenté et hétérogène, au-delà d'une normalité dominante.

Dina Vaiou (chapitre 4), à travers des exemples de restructuration du *care* dans la ville d'Athènes d'aujourd'hui, vise également à présenter le quotidien comme un point de vue théorique qui trace la multiplicité et les dynamiques du vécu urbain, en contribuant à revaloriser des aspects qui tendent à disparaître. Ainsi elle met en relief des pratiques et rencontres multiples dans les espaces du quotidien qui ont contribué à se familiariser à la différence ainsi qu'à accroître son « ordinarité » et sa « domestication », surtout chez les nouvelles générations. Les adaptations et les transformations sont plus réciproques qu'on ne le pense habituellement et offrent des indices sur comment le « vivre ensemble » a été

graduellement atteint. Elle soutient que le travail de *care*, auquel les femmes contribuent abondamment, est une « pièce manquante » habituelle dans le puzzle de ce « vivre ensemble » et de la survie quotidienne dans la ville – une pièce qui acquiert une importance particulière dans le contexte de la persistance de la crise.

[Irène Micha \(chapitre 5\)](#), s'appuyant aussi sur le cadre théorique qui considère la vie quotidienne comme outil primordial à l'étude urbaine, s'intéresse, de son côté, aux relations complexes que les enfants entretiennent avec la ville. Tout en mettant en relief les interrogations que le regard spatial des enfants pose sur certaines certitudes théoriques urbaines, ce texte propose une relecture de la ville d'Athènes à travers leurs habitudes, les routines et les réseaux socio-spatiaux qui se développent autour de leurs flux quotidiens. L'étude du quartier de l'école dans de multiples processus éducatifs relève ce qui est aujourd'hui en jeu dans divers lieux du centre d'Athènes, aide à éclairer les différents aspects de la crise et à sortir de l'ombre les pratiques qui, quotidiennement, viennent remettre en question les dichotomies normatives du récit dominant, tant pour l'enfance que pour ses espaces.

Les deux chapitres suivants se concentrent sur les questions qui ont émergé notamment après la crise actuelle. [Marisol García \(chapitre 6\)](#) analyse les mouvements sociaux en réponse aux besoins en logements qui sont apparus à Barcelone et se sont vite répandus à d'autres villes d'Espagne. Dans ce texte elle met en évidence leur capacité innovatrice en tant qu'acteurs politiques ayant réussi à passer du niveau local au niveau européen. En se concentrant sur les façons dont la crise du logement, qui a laissé des milliers de familles sans abri, a provoqué des actions sociales et politiques majeures, elle montre comment un mouvement social peut accéder à un rôle pivot dans la vie quotidienne urbaine et, réciproquement, comment le rôle de la ville, comme cadre important pour

l'action sociale, a contribué à la formation de nouvelles formes de solidarité et à la citoyenneté urbaine.

Penny Koutrolikou (chapitre 7), pour sa part, présente une lecture des perceptions de l'« autre » à travers les débats et les discours publics sur les pratiques religieuses islamiques au centre d'Athènes. Ce dernier texte relève les zones grises intermédiaires entre pratiques d'invisibilité et revendications de visibilité, entre reconnaissance et différence, entre formalité/informalité dans ses articulations publiques, où il apparaît clairement que l'intégration est profondément enracinée dans les définitions des sphères, des espaces et des pratiques publics et privés, ainsi que dans les luttes qui les concernent.

Les auteures de cet ouvrage ont intentionnellement considéré les mouvements de population à l'intérieur et au-delà des frontières nationales comme une question-clé dans leurs recherches. Cette remarque s'applique aussi bien aux chapitres pour lesquels la migration constitue un axe de recherche explicite qu'à ceux qui, à la première lecture, semblent avoir un objectif différent. D'autre part, les points de vue genrés, et plus particulièrement les combinaisons du genre avec d'autres marqueurs d'inégalité et de différence, façonnent des perceptions et des interprétations alternatives des divisions public/privé, des frontières mouvantes entre « nous » et « eux » (ou identité/altérité), des présences et des absences dans les débats urbains.

En ce sens, les contributions à cet ouvrage, dans leur dialogue avec d'autres approches de l'urbain, déplacent le centre d'intérêt de la recherche vers les pratiques et préoccupations des sujets individuels et collectifs généralement laissés en marge des analyses classiques. En s'engageant avec ces sujets, dans toute leur variété et leur spécificité, les chapitres dévoilent différents exemples de la vie urbaine dans lesquels les espaces et les temps du quotidien deviennent des champs de communication, d'échange et de familiarisation

avec la différence et contribuent à façonner les conditions du vivre ensemble, au sein et au-delà de la crise actuelle. Ils dévoilent également une multiplicité de cultures, de dynamiques, de luttes, de conflits et de négociations qui façonnent les identités multiples des villes et les processus contribuant à la cohésion sociale et rendant les villes et les localités habitables.

À ces fins, des méthodologies complexes et pénétrantes sont mobilisées, qui aboutissent finalement à des vérités alternatives et enrichissent nos formes de savoir. Le fait de croiser des échelles géographiques et de passer de données générales et de conceptions théoriques à des lieux concrets et aux expériences de sujets incarnés particuliers (et inversement) révèle des aspects différents, mais tout aussi importants, des problèmes étudiés. Ils aident à définir des approches qui oscillent consciemment entre, d'une part, les discours et les explications constitués par les « grandes images » et les analyses globales, et d'autre part, l'espace urbain et les spatialités produites par la présence physique et les pratiques quotidiennes d'individus et de groupes, des résidents urbains réellement existants.

Il y a trente ans que Michaël Papayannakis (1989), dans sa contribution au numéro spécial de la série Monde de la revue *Autrement*, titrée « Grèce un théâtre d'ombres », se référait au « démon de la race grecque » et à la « para-économie »¹ – une des caractéristiques qui renforçait la perception d'écart par rapport aux modèles de développement économique occidentaux. Il expliquait alors qu'il existe une « autre Grèce », que l'État officiel feint d'ignorer et que tout le monde connaît.

1. Un néologisme nécessaire et utile, comme Papayannakis, entre autres, l'a décrit, expliquant que « toutes les autres dénominations (économie souterraine, informelle, immergée, illégale, parallèle, au noir...) renvoient à des expériences et des formes, certes semblables, mais qui risquent de gommer les particularités remarquables, voire déroutantes, des phénomènes qui se développent sous le ciel hellénique » (Papayannakis 1989, p. 146).

Cet « autre » aspect du pays devenait à l'époque de plus en plus complexe et, peu à peu, a laissé place à la perplexité et la colère. La crise actuelle n'est pas indépendante de la manière dont les récits dominants traitent le monde du travail informel (immigré et non immigré), ainsi que les relations que l'État entretient traditionnellement avec eux. Cet « autre » visage de la ville, ainsi que divers autres traits distinctifs, révisent les catégorisations théoriques simplistes et les représentations nationales généralisées. Leur fluidité relève un quotidien conflictuel, complexe, multicolore et certainement intéressant. Les chapitres de l'ouvrage, chacun à sa manière et de par l'objet de sa recherche, mais aussi tous ensemble, contribuent à mettre l'accent sur ces aspects obscurs et moins discutés, à s'acheminer vers « la ville autrement ».

Remerciements

Avant de clore cette introduction, nous voudrions remercier Lazaros Mavromatidis, maître de conférences à l'INSA de Strasbourg et directeur de la série « Architecture, énergie et ingénierie » chez ISTE Editions, pour sa proposition d'entreprendre cet ouvrage et pour ses encouragements tout au long du processus. Nous voudrions également remercier les collègues qui ont lu et commenté les versions préliminaires de chaque chapitre (par ordre alphabétique) : professeure Claire Colomb, University College London, professeure émérite Maria Dolors Garcia Ramon, Université autonome de Barcelone, professeur Ares Kalandides, Université métropolitaine de Manchester, Dr Phevos Kallitsis, maître de conférences, Université de Portsmouth, professeure émérite Maria Mantouvalou, Université nationale technique d'Athènes, professeure Maria Prats, Université autonome de Barcelone, Dr Dimitra Siatitsa, Université nationale technique d'Athènes. Leur contribution à l'amélioration de nos textes a été significative. Enfin, nous tenons aussi à remercier Caroline Babilotte pour son travail méticuleux de traduction de certains de nos

textes en français, et pour sa patience face à nos variations de temporalité.

Bibliographie

- Bettio, F., Simonazzi, A., and Villa, P. (2006). Change in care regimes and female migration: The 'care drain' in the Mediterranean. *Journal of European Social Policy*, 16(3), 271–285.
- Lefebvre, H. (1981). *Critique de la vie quotidienne*. L'Arche Editeur, Paris.
- Massey, D. (1995). The Conceptualization of Place. In *A Place in the World? Places, Cultures and Globalization*, Jess, P. and Massey, D. (eds). The Open University, Oxford.
- Massey, D. (2001). *Philosophy and Politics of Spatiality*. School of Architecture, National Technical University of Athens – Editions A. Papasotiriou, Athens.
- Papayannakis, M. (1989). Le démon de la race. In *Grèce. Un théâtre d'ombres*, Cogné, C. and Ouvry-Vial, B. (eds). Autrement, Paris, 39.
- Soja, E.W. (1999). Thirdspace: Expanding the scope of the geographical imagination. In *Human Geography Today*, Allen, J., Massey D., and Sarre P. (eds). Polity Press, Cambridge.